

## TABLE DES MATIÈRES

<i>Avertissement</i> .....	5
Présentation de l'hypothèse .....	11

### LE POÈME DE PARMÉNIDE

<i>traduction française par A. Villani et P. Holzerny</i> .....	31
---	----

### PARMÉNIDE OU LA DÉNOMINATION

<i>Préface de Gilbert Romeyer-Dherbey</i>	
Rondeur de la vérité .....	43
Prologue .....	51
Fragments .....	101
Conclusion .....	191

## Avertissement

Il y a déjà fort longtemps que je désirais proposer une traduction et un commentaire réellement nouveaux de Parménide, fondés sur une tout autre conception des débuts de l'histoire de la philosophie. Les premiers résultats de ce travail ont été présentés dès 1985, dans un article de la Revue de métaphysique et de Morale (n°3), sous le titre « Le Poème de Parménide ». L'argument et l'espoir constamment présents dans cette étude au long cours furent les suivants : les Présocratiques ne sont pas l'embryon balbutiant de la philosophie platonicienne et aristotélicienne. Ils constituent un autre début de la philosophie occidentale. Ce partage en deux de la philosophie des origines permet de comprendre pourquoi la philosophie doit aujourd'hui non seulement critiquer et épurer le rationnel en comprenant les gestes de pensée qui l'ont rendu possible, mais doit aussi tenir compte des vérités simples de l'écologie au

point de s'assimiler partiellement au projet de maintenir une terre et un monde.

Ce qui sous-tendait donc l'étude présentée dès les années 1980, c'est l'idée qu'on a tort de présenter la philosophie de Parménide comme une hénologie, un discours sur l'Un. Le lexique est ici parlant. Une seule occurrence d'un terme désignant l'Un en tant que tel, mais plus de quarante termes signifiant le rassemblement en un ou la tenue en un. J'ai cru bon de continuer à tenir compte de ce fait irrécusable, ainsi que des éléments du Prologue qui attestent d'un type de pensée ressemblant plus à celles de Lao Tseu ou Confucius qu'à celle d'un précurseur du platonisme.

Il n'est d'ailleurs pas raisonnable de considérer le platonisme comme la première pensée philosophique. Car, déjà, prendre la pensée présocratique elle-même comme constituant la première apparition de la philosophie, relève d'un préjugé. On n'y prend pas garde de la possibilité antérieure de très respectables systèmes *philosophiques*. Par exemple, au nom d'une tradition strictement européenne, on a négligé ce qu'enseigne la plus ancienne pensée chinoise : avant toute pensée, au plus haut, il y a une pensée du virtuel sans formes actualisées. Cage en a fait son miel, Whitehead et Deleuze y ont goûté. Cette pensée maintient les virtuels comme tels et, ne disant ni ne faisant rien, les préserve en leur richesse intacte. Il se pourrait que les Sages grecs, avec leur oligoépée comme échomythie, soient des penseurs de la *seconde époque*, tout de suite après le virtuel absolu. Ils disent *quelques mots*, ils n'en font pas trop (c'est aussi un des sens de *wou wei*, le non-agir). Mais ils pensent des mouvements. La philosophie présocra-

tique prendrait donc la troisième place, et le platonisme, la quatrième.

Cette distribution de primes d'antériorité est-elle bien utile ? Oui. D'abord parce que l'archaïsme d'une pensée ne signifie pas qu'elle soit simpliste. Ensuite parce qu'on voit que ce qui varie dans les étapes virtuelles ainsi mises en évidence, c'est la capacité de *mettre le réel à l'abri de la pensée*. Dans un premier temps, la pensée s'abstient de toucher à quoi que ce soit du « réel ». Dans un second temps, elle énonce quelques mots, « vers d'or », « apophtegmes », « formules de sagesse ». Le troisième temps, qui correspond particulièrement dans mon hypothèse à la pensée d'Héraclite et de Parménide, consiste à *protéger partiellement les choses des mots*. Car pouvoir isoler les *pôles extrêmes* d'un processus qui tire son énergie du mouvement même d'opposition entre eux, c'est une opération bien dangereuse, car elle risque de donner substance à de simples noms comme stases hypothétiques du mouvement.

On voit donc apparaître avec les Présocratiques, cela m'est devenu de plus en plus clair bien que cela semble avoir échappé à la plupart des commentateurs, le problème de la *dénomination* des choses. Toute dénomination attribuée aux éléments une indépendance factice, qu'il s'agit alors de *bien tenir ou contenir dans la contrainte* de couples de contraires où aucun n'est censé prendre l'avantage. Si les Pythagoriciens, que la doxographie signale comme les maîtres de Parménide, fonctionnent par « tables des contraires », c'est sans doute parce que l'objet de leur étude est la tension (*tonos*) qui maintient fermement le système des opposés. Tension qui pourra se

matérialiser dans la vibration d'une corde et devenir un objet mathématique. On ne s'étonnera pas de voir tous les penseurs grecs, Platon tout le premier, conserver comme socle et sur des siècles la forte image de l'« emboîtement charpentier », l'*harmonia*. On ne s'étonnera pas de voir la fidélité avec laquelle la pensée grecque ne cesse de reprendre sous diverses variantes le thème de l'*echein* et du *synéchès*, du « tenir » et du « bien tenu en un tout ».

Cette contrainte que la pensée s'impose est nécessaire car elle prévient ce qui pourrait passer pour la « fin du monde » : sortir décidément de l'emboîtement des contraires et prendre les termes extrêmes de la relation, ainsi dégagés du mouvement d'échange réciproque qui les maintenait en un seul, pour des réalités à part. C'est précisément, à condition de lire son texte attentivement et sans préjugés, ce que Parménide prendrait soin de dénoncer. L'erreur des mortels (*brotôn doxas*) ne consisterait pas seulement à confondre l'être avec le non-être. Cette confusion, si nocive qu'elle soit, n'est qu'une conséquence. L'erreur véritable et première consisterait à produire ou fabriquer du non-être en posant des contraires dans lesquels l'un des deux ne dépend plus de l'autre du fait qu'il lui est réputé supérieur et à terme l'élimine. Ainsi naissent les noms erronés de « vie » ou de « mort », à part l'un de l'autre, valeurs qui se tournent le dos, en plus ou en moins. La dénomination est le lieu et la vitrine de l'erreur « mortelle ». Le *logos* n'a pas tenu très longtemps sa promesse de suivre la raisonnable mise en garde héritée du mythe : ne pas toucher à la charpente des ordres cosmiques traditionnels. La sagesse s'éloigne, à de brèves exceptions près, vite

étouffées. Sophie, devenue philosophie, ne sera plus jamais retrouvée en Occident.

À leur manière, Colli, dans *La sagesse grecque*, Stiegler, dans *La construction de l'Europe* où il donne un rôle essentiel à la défaite de la « pudeur », mais aussi le courageux ouvrage de Marcel Detienne, *Comparer l'incomparable*, où il appelle de ses vœux des penseurs propres à soulever l'indifférence et à poser les vrais problèmes anthropologiques sans se laisser imposer des vues de « gardiens du temple », ont été pour mon interprétation des confirmations stimulantes.

Je tiens à remercier vivement André Bernold, Gilbert Romeyer-Dherbey, Jean Frère pour leur lecture attentive du manuscrit et leurs suggestions.

*Arnaud Villani*



## Présentation de l'hypothèse

« Le Bien et le mal, disent les prêtres de Ciguri, ne sont pas deux termes opposés et deux principes, le Bien est ce qui existe et le mal ce qui n'existe pas, qui ne vivra pas et qui cessera »

Antonin Artaud, *Supplément au voyage des Tarahumaras*

« *Kai thea me prophrôn upedexato cheira de cheiri* »

Parménide, *Le Poème I*

« Quand je tisse, je ne vois pas ce qui est, je ne vois pas non plus ce qui n'est pas. Je vois seulement ce qui ne cesse jamais d'être »

Hugo von Hofmannsthal,  
*La femme sans ombre*

« Chaque puissance naturelle ou spirituelle doit susciter une puissance opposée, comme la seule condition et moyen de sa manifestation, et chaque opposition est donc une tendance à la réunion ».

Coleridge, *The friend*





Imaginons que l'on demande à un sage, en ce début de *xxi<sup>e</sup>* siècle, une *formule* en deux mots qui puisse rendre la vie plus vivable, plus juste, fraternelle. Une formule lapidaire comme pouvaient en léguer les Sages de Grèce. Il répondrait : « N'excluez pas ».

Toutes les tares du *xx<sup>e</sup>* siècle, on en conviendra, viennent de valorisations hâtives et des dévalorisations iniques qui leur correspondent. Règne du progrès, de l'argent, de l'idéologie, du racisme, du fondamentalisme, de l'économisme, du machisme ou de son inverse, l'agisme ; luttes féroces entre partis, clans et sectes, peuples et nations ; mépris des équilibres fragiles de la terre et de la vie, oubli des trésors de la tradition, tout cela dissimulé sous le manteau d'une *tartufferie* généralisée, peut se dire : *esprit d'exclusion*.

Le processus en est simple, toujours le même. Entre deux contraires ou réputés contraires, en choisir un et lui donner toute l'importance, tandis que l'autre n'a pas la parole, finit par n'avoir même plus de sens et doit vite fait quitter la place. Or ce qui paraît justifier une telle conception agressive, belliciste même, est une croyance autoréférente et autofondée, qui pourrait ainsi se résumer : il est meilleur de croire qu'il y a du meilleur. On pratique donc successivement une dichotomie, puis une forme de *manichéisme valorisant*. Ainsi des couples de l'ici-bas et de l'au-delà, de l'âme et du corps, de l'homme et de la femme, de l'adulte et de l'enfant, du sain d'esprit et du fou, du civilisé et du sauvage, de la raison et de l'irrationnel (mythe, croyance, rêve, inconscient, passion, imagi-

nation), de la jeunesse et de la vieillesse, du progrès et de la tendance conservatrice.

Dans le domaine philosophique, on le sait, la seconde partie du <sup>xx</sup>e siècle a été, en large partie et notamment en France, consacrée à la réhabilitation des « exclus de la raison ». C'est Michel Foucault qui eut l'insigne mérite d'illustrer cette tendance initiée par Bruno, Spinoza, Hegel, Bachelard, Bataille et autres esprits libres. Dans son ouvrage sur la folie, il décrit parfaitement le processus de sa réintégration à titre de cas particulier de la raison, sans préjuger du fait qu'il se pourrait que notre avancée en neurologie et en sciences cognitives, et une sincère adhésion aux analyses prophétiques de Nietzsche, fasse un jour apparaître la raison elle-même comme le cas particulier, monté en épingle, d'une *pensée du corps*.

Dès lors, il n'y a pas de pensée plus moderne que celle d'Héraclite chez lequel ce geste dichotomique/manichéen est systématiquement *réprimé*, suspendu. Ne nous y trompons pas en effet. Ce n'est pas la dichotomie en elle-même, comme *partage en deux parts*, qui constitue le *proton pseudos*. Les Présocratiques et les Taoïstes, les penseurs du *yin/yang*, n'ont cessé de penser par couples de contraires. Mais, dans cette pensée où l'Orient et l'Occident se rejoignent, il est essentiel de tenir pour réel non pas l'un ou l'autre des deux opposés mais bien leur *couple indéfectible*. On partage en deux, l'un à part de l'autre (*dicha*), mais afin de rassembler, comme on coupe un bijou en deux pour permettre une « reconnaissance » familiale. Les Grecs connaissaient ce sens fort du symbole, les Romantiques allemands l'ont redécouvert.

Cette pensée est neutre (*ne...uter*, ni l'un ni l'autre, les deux à la fois). Si le *polemos* (**l'affrontement**) est une forme de secousse (*pel-*), alors il est vrai que le monde, une « boisson qui doit être constamment agitée pour éviter qu'elle ne tourne », dépend du maintien de sa vibration (*palmos*). Résumé en un mot, ce serait le *Logos* ou le Feu de Parole qui constituerait chez Héraclite la règle d'échange central, la réciprocité de l'agencement « symbolique » et énergétique des couples de contraires.

Pourquoi la pensée grecque des origines manifeste-t-elle ce retour obsédant du « partage en deux » ? C'est que, comme l'a montré de façon convaincante Jean-Pierre Vernant<sup>1</sup>, la philosophie des origines est reprise réfléchie, théorisation du mythe. La tâche du mythe était de commémorer l'acte *tranchant* de l'Ancêtre, permettant que naisse à partir d'un Tout indifférencié (*chaos*) une multiplicité de choses qui se tiennent en monde (*cosmos*). Le devenir de *Chaos*, du mythe babylonien jusqu'à l'*apeiron* d'Anaximandre, par la médiation des deux passages de la *Théogonie* d'Hésiode où se marque une avancée vers le concept, accompagnée d'une laïcisation du mythe (le *personnage divin* Chaos devient le *concept* d'informe indéfini) montre que la philosophie veut comprendre comment l'on passe de *chaos* à *cosmos*.

Mais si nous comprenons bien alors la genèse philosophique du concept d'*apeiron* à partir des Milésiens et leur choix d'éléments qui admettent l'infinité, comment se fait-il qu'une interrogation identique n'ait pu porter sur le sens de la *coupure* héritée du mythe ? Cette coupure, nous le voyons bien par le

---

1. Dans *Mythe et pensée chez les Grecs*.

mythe Dogon, rend compte de la multiplicité des choses. Mais, issue de l'acte d'un Ancêtre, cette multiplicité n'est pas dispersive. Tout est explicable dans cette diversité, elle est jointive, tout y a rôle, heure et place. Coupure jointive, « un divers » (*hen diaphe-romenon*), ces oxymores expriment l'étonnement toujours renouvelé devant la belle unité qui se manifeste en diversité. La puissance naturante (*physis*) et l'unité faillée du *symbolon* seront donc les deux concepts les plus constants de la première philosophie. L'*apeiron* a retenu toute l'attention des historiens, mais on ne peut ni ne doit dissocier le *chaos* (**le gouffre béant**), l'*apeiron* et l'*arrythmiston* (**l'informe comme puissance de toutes formes**), la *physis* (**la puissance de faire naître**) et le *symbolon* (**l'un-en-deux**). L'unité de ces quatre concepts qui déterminent et signent une philosophie *radicalement différente* de celle qui suivra avec le *logos* comme raison, est si forte que, dès le rejet platonicien du *chaos*, on verra le suivre dans l'exil ignominieux *apeiron*, *physis* et *symbolon* ainsi que le *mêtis*, qui en est la conséquence. Ce sont ces éléments perdus de la philosophie et leur unité paradoxale que je veux réhabiliter, comme absolument indispensables à toute entente préalable des Présocratiques.

Je le dis tout net. Mon interprétation, qui a guidé notre traduction de bout en bout, adopte des positions nettement iconoclastes, s'il faut appeler icône le Parménide ontologue et logicien qui fait office de socle pour la métaphysique classique. Si tout penseur de cette époque cherche la formule ou le pilier formulaire qui porte l'édifice de sa pensée, Parménide, qui cherche moins qu'Héraclite les paradoxes crépitants ou le tour de phrase « obscur » et vise

plutôt à un énoncé précis de la Règle, ne résume pas cette Règle en un mot « intraduisible », mais bien en une proposition simple, lapidaire s'il en est : « *Esti* ».

Encore faut-il traduire correctement cette proposition. Ce serait une pauvreté si elle se contentait de décrire l'état du monde ou si elle énonçait une tautologie correspondant au principe d'identité. Nous verrons qu'elle n'est pas non plus le point de départ classique d'une ontologie. Elle doit avoir un sens programmatique, contraignant, *assignant*. Son contraire, « n'est pas ce qui n'est pas », « il n'y a pas non-être », signifie qu'il ne *doit* pas y avoir de non-être, car il convient de laisser à toute chose son être propre. Cela nous permet de comprendre que Parménide, j'espère du moins le montrer, a repris le principe de contrariété en l'éclairant d'une manière originale et essentielle. Dans le couple des contraires, pas question de supprimer l'être de l'un ou l'autre des deux. Il y ajoute la Morale. *Tout est être, tout doit avoir de l'être : à condition de bien chercher, tout aura sens, place et valeur*. C'est cette formule pour un XXI<sup>e</sup> siècle plus « heureux » que je voudrais donner pour legs éthique de Parménide, dans une traduction nouvelle avec la collaboration de Pierre Holzerny, Professeur de Lettres Classiques en Première Supérieure au Lycée de Nice, et un commentaire que j'ai voulu sans ambiguïté, prenant la responsabilité de mes choix à contre-courant.

Or, que se passerait-il si l'un des fondements les plus assurés et constants de l'Histoire de la philosophie occidentale, l'ontologie « moniste » de Parménide et l'accent mis par le commentarisme sur les premiers principes énoncés de sa « logique », devaient être ébranlés ? La « ruine des fondements »

entraînerait-elle, comme l'assure Descartes, « la ruine de l'édifice » ? Ou faudrait-il d'abord réviser notre conception de ce qu'il y a de fondamental dans Parménide ? Que se passerait-il si la proposition selon laquelle l'être parméniidien serait « un », « sphérique » au sens de : « absolument pur, d'avance expurgé de toute scorie sensible », devait être durement et résolument contestée ?

De fait, je crois qu'elle est l'effet d'une trop grande confiance accordée à Platon, confiance qu'il faudra suspecter et interroger de près, comme devant un *tribunal* de l'Histoire de la philosophie que je ne voudrais pas trop tarder à dresser dans une étude ultérieure sur l'ensemble de l'esprit présocratique lui-même. Cela signifierait-il pour autant la ruine de la philosophie, et pas plutôt, comme je le crois, la ruine d'une *certaine conception de la philosophie*, déconsidérée d'entrée par un magistral « faux départ » ? Pour résumer, mon dispositif de traduction et de commentaire est mis en place afin que la ruine de la Vulgate ancienne dégage de nouvelles voies pour la pensée, de nouveaux enjeux, ce « soleil de l'esprit nouveau » que Hegel voyait pointer sous le délitement (*Zerbröckeln*) de l'édifice archaïque. Je tiens compte, dans cette nécessité de *relire* Parménide, de trois indices.

Le premier remonte à la rencontre prétendue d'un Parménide vieillissant et d'un Socrate tout jeune. Dans le texte même de Platon, la question que Parménide est censé poser à Socrate est plus que significative. Evoque-t-il des principes de logique, un être sphérique et désincarné qui ne ferait que conforter la tentative platonicienne, encore mal assurée et ouverte à l'autocritique, d'ajouter au domaine philo-

sophique un continent nouveau, entièrement suprasensible, l'Idée ? Nous ouvre-t-il la carrière de l'emphase transcendante, de la ventriloquie de l'Absolu ou de ce que Kant a plaisamment nommé le « ton grand seigneur », Schopenhauer « l'Idée » et « Coucouville les Nuées », Nietzsche « l'officine de l'idéal » et le « téléphone de l'au-delà », Derrida le « gramophone » ?

Bien au contraire ! Il demande à Socrate ce que pourraient bien représenter les Idées de « poil, boue, crasse ». Notons-le, ce n'est pas là seulement le *sensible*, c'est sa part la plus lourdement incarnée, celle-là même que Platon repoussait avec horreur dans le *Phédon* (56 c ou 100 b, « l'accident qui survient aux spectateurs d'une éclipse »), de celles qui entravent (*empodizousin*) toute recherche de la vérité (*thêran tês alêtheias*), bref, les *stigmates de l'obtusité corporéité*. Mais Parménide propose-t-il qu'on se gausse d'une telle question ? Pas du tout, c'est même lui qui raille la jeunesse inexpérimentée de Socrate (de Platon), incapable de percevoir l'importance ou même l'existence du problème, et tout juste prêt à rejeter dans ces « *phaula* » de la pensée, ces évocations viles et grossières, un « *abython phluarian* ». Traduisons cette dernière expression dans les termes analytiques qui conviennent : « **une connerie abyssale** », qui lui fait rechercher au plus vite des réalités plus dignes et présentables.